THÉORIES DU LANGAGE. WITTGENSTEIN

ILEANA TANASE
Valahia University of Targoviste

Abstract: L. Wittgenstein theories of language consider the concept of language and the relationship it establishes with the thought and the world (*Tractatus logico-philosophicus*), as well as its feature of setting up as many triggers as behaviours caused by the speech acts it sets by means of linguistic signs (Recherches philosophiques).

Key-words: Concept of language; relationship with thinking /world; objective /subjective representation of the world; basic sentences; simple signs; play on words; role of co-text /context.

> Affirmer que la meilleure exégèse d'un texte est le texte lui-même, ce n'est pas nouveau; aussi la présentation des théories sur le langage du philosophe Ludwig Wittgenstein comprendra-t-elle principalement des renvois répétés aux textes du *Tractatus logico-philosophicus* (*Traité logico-philosophique*) et des *Recherches philosophiques*.

Sur le langage se sont penchés, à la longue, non seulement les linguistes, mais aussi les philosophes, ces derniers étant les premiers à l'avoir soumis à une recherche rigoureuse, soit «de l'extérieur» (le considérant comme un objet déjà connu afin de le rapporter à d'autres objets tout à fait distincts), soit «de l'intérieur » (jetant la lumière sur son organisation interne en tant que système ordonné de signes, sur les relations que celui-ci établit avec la pensée et la réalité à laquelle il renvoie, etc). Dès ses débuts, la philosophie s'est orientée vers une telle analyse du langage articulé, dans la mesure où elle se prenait elle-même pour réflexion linguistique. S'il est vrai que le propre de la perspective philosophique sur une question consiste à éclairer tant les notions utilisées que les mots-signes choisis en vue de les désigner, il n'en est pas moins vrai qu'une analyse pareille finit quelquefois dans une impasse, vu que les questions philosophiques – notions et concepts caractéristiques du domaine – sont formulés, parfois, dans des termes appartenant au langage courant. D'autre part, il est évident que nombre d'ouvrages philosophiques doivent leur profondeur à la minutie avec laquelle on «démonte » les mécanismes d'une logique imparfaite du langage quotidien. En ce sens, nous citerions de prime abord L. Wittgenstein qui considère que «La plupart des propositions et des questions des philosophes viennent de ce que nous ne comprenons pas la logique de notre langage. (Elles sont du même genre que la question de savoir si le Bien est plus ou moins identique que le Beau). Et il n'est pas étonnant que les problèmes les plus profonds ne soient en somme nullement des problèmes ». [4.003]
La philosophie est, en ce sens, une «critique du langage » [4.0031], le résultat de ses démarches résidant non pas dans les «propositions philosophiques », mais dans «l'éclaircissement » des propositions:
«Le but de la philosophie est la clarification logique de la pensée […] Le résultat de la philosophie n'est pas un nombre de «propositions philosophiques », mais le fait que des propositions s'éclaircissent. La philosophie a pour but de rendre claires et de délimiter rigoureusement les pensées qui, autrement, pour ainsi dire, sont troubles et floues… » [4.112]
Quoique les dernières réflexions renvoient exclusivement à la relation de la philosophie avec la pensée, cette dernière ne s'avère possible que moyennant le langage, formé, selon Wittgenstein, de l'ensemble des propositions, toute proposition se définissant aussi bien par ses rapports avec la pensée («La pensée est la proposition pourvue de sens » [4.], «L'ensemble des propositions constitue le langage » [4.001]), que par ses rapports avec la réalité, réelle ou imaginaire, à laquelle il renvoie: «La proposition est une image de la réalité, car si je comprends la proposition, je comprends également la situation qu'elle représente [4.021] […] La proposition rend une situation, elle doit par conséquent être *essentiellement* en connexion avec la situation. Et la connexion consiste justement en ce que la proposition est l'image logique de la situation » [4.03].

BDD-A20407 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 12:49:52 UTC)

Or, les «images logiques » dont devrait être constitué le langage – celui philosophique, en particulier, mais aussi celui courant – sont menacées du danger de la confusion engendrée par le polysémantisme de bien des mots de la langue et par les réseaux synonymiques, non moins lourds de conséquences. Wittgenstein formule ces imperfections primaires du langage de la manière suivante:

• «Dans le langage quotidien il arrive très fréquemment que le même mot désigne d'une manière différente donc appartienne à différents symboles – ou que deux mots, qui désignent de manière différente, soient utilisés extérieurement de la même manière dans la proposition » [3.323]

• «C'est ainsi que se produisent facilement les confusions fondamentales (dont toute la philosophie est remplie) » [3.324]

• «Pour échapper à ces erreurs nous devons utiliser un langage de signes qui les exclut, en n'utilisant pas le même signe en différents symboles, ni extérieurement de la même manière les signes qui désignent de manière différente. Par conséquent un langage de signes qui obéit à la grammaire *logique*, donc à la syntaxe logique ». [3.325]

Cette *grammaire logique* devrait être composée, pour chaque langue, de propositions élémentaires, qui ne sont rien d'autre que des combinaisons de signes *simples*, appelés par Wittgenstein « noms ». Il s'ensuit que, pour qu'un langage puisse se constituer, pour que des propositions douées de sens soient possibles, il lui faut des *propositions élémentaires* (c'est-à-dire non-réductibles à d'autres propositions) et des *signes simples* (c'est-à-dire non-définissables à l'aide d'autres signes). A première vue, tout tient d'un schéma on ne peut plus cohérent – les propositions élémentaires formées de signes simples renvoient à la pensée (« la propositions douée de sens est la pensée ») et à la réalité (« un nom est pris pour un objet, un autre pour un autre objet et ces noms sont liés l'un à l'autre de sorte que le tout représente – tel un tableau vivant – l'état de choses » [4.0311]).

Toutefois, l'apparence de simplicité de l'échafaudage du langage en dissimule l'ossature fragile, car il ne peut échapper à une question inquiétante, celle de savoir ce qui donne vie aux signes inertes, ce qui permet à un son ou à une trace esquissée sur le papier, eux-mêmes totalement muets, de dire quelque chose. « On a, écrit Wittgenstein, tendance à voir dans l'utilisation du langage deux opérations distinctes: une opération extérieure et formelle – la manipulation des signes –; et une opération organique: comprendre les signes, leur donner un sens, les interpréter, penser. Cette dernière opération se déroule, semble-t-il, dans un étrange milieu, l'esprit; et les mécanismes de l'esprit, dont la nature nous échappe, produisent des effets tout différents d'un quelconque mécanisme matériel » (*Cahier bleu*, p. 48-49). Wittgenstein a donné deux réponses à cette question de savoir ce qui fait vivre le signe: d'une part, affirme-t-il dans le *Cahier bleu* (p. 50), ce qui anime le signe, c'est son usage; d'autre part, il précise un peu plus loin que le signe tire son importance du système de signes, du langage auquel il appartient. Comprendre une proposition c'est, pour lui, comprendre tout un langage. En tant que partie du système de langage, la proposition est douée de vie. La question initiale se voit réitérée par une multitude d'autres questions: « Quand comprenons-nous une proposition? – Quand nous l'avons entièrement prononcée? Ou pendant que nous la prononçons? La compréhension est-elle un processus articulé comme l'énonciation et, si oui, est-ce que son articulation correspond à celle de la proposition? Ou bien est-ce qu'elle est inarticulée et accompagne la proposition comme un point d'orgue accompagne un thème? »

D'après Wittgenstein, nous comprenons le langage lorsque nous avons appris à le maîtriser. La parole prononcée ne suppose pas la réalisation de deux actes ou de deux processus parallèles: l'un verbal, l'autre purement intellectuel. En réalité, est-il d'avis, « lorsque je pense dans le langage, il n'y a pas en supplément, à côté de l'expression linguistique, des "significations" qui se présentent devant mon esprit; c'est le langage lui-même qui est le véhicule de la pensée » (*Recherches*, p. 329)

Synthétisant les fondements de la relation langage-pensée, il en découle que le signe propositionnel s'identifie avec la pensée; autrement dit, la pensée se réduit au signe propositionnel. Celui-ci est formé de mots et représente, tel quel, un fait [3.14]. A titre d'exemple sont choisis les mots écrits ou imprimés, qui pourraient être remplacés par des objets spatiaux (des tables, des chaises, etc.). Ils

BDD-A20407 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 12:49:52 UTC)

expriment le sens de la proposition qui s'identifie avec le signe propositionnel dans sa relation projective avec le monde [3.12]. Le signe propositionnel et, respectivement, la proposition, consistent en signes élémentaires (combinaisons de sons = paroles prononcées, combinaisons de lettres = mots écrits), appelés « noms ». La pensée se réduit à la proposition, parce que ce n'est que la proposition qui est pourvue de sens et ce n'est que dans le contexte d'une proposition que le nom a une signification [3.3]

Au-delà de la concision excessive de son style (Wittgenstein estime que, généralement, ce qui peut se dire peut être exprimé brièvement – la simplicité du style étant, pour lui, une sorte de « sceau de la vérité »), les énoncés concernant la relation entre le langage et la pensée, entre le langage et le monde, ont été sujets à de nombreuses reprises, avec des confirmations/ infirmations d'un point de vue exprimé antérieurement. De sorte que, après avoir jugé que le langage correspond à la pensée, étant son expression sensible, Wittgenstein semble lui trouver d'autres valeurs que celle d'un « simple vêtement »: « L'homme possède la faculté de construire des langages, par lesquels chaque sens peut s'exprimer, sans avoir nulle notion ni de la manière dont chaque mot signifie, ni de ce qu'il signifie. – De même que l'on parle sans savoir comment sont émis les sons particuliers de la parole. Le langage quotidien est une partie de l'organisme humain, et pas moins compliqué que ce dernier. […] Le langage travestit la pensée. Et notamment de telle sorte que d'après la forme extérieure du vêtement l'on ne peut conclure à la forme de la pensée travestie; pour la raison que la forme extérieure du vêtement vise à tout autre chose qu'à permettre de reconnaître la forme du corps » [4.002]. Il s'ensuit que, outre la reconnaissance de la forme de la pensée, le langage travestit quelque chose d'autre que la pensée. Wittgenstein ne le nomme pas, laissant ouverte, par son style concis, la possibilité de le décoder sous divers angles.

Pour ce qui est de la relation du langage avec la réalité, elle est décrite dans les termes de la même vision dualiste concrétisée par la dichotomie du reflet objectif vs subjectif du monde et précédée de la clef de ce que Wittgenstein appelle la *logique de la représentation*: « La possibilité de la proposition repose sur le principe de la représentation des objets par des signes » [4.0312]

Les rapports de représentation font de la proposition une « image » [4.03], et l'image doit réaliser l'accord *in puncto*, c'est-à-dire qu'il doit y avoir dans la proposition juste autant d'éléments distincts que dans la situation qu'elle a pour fonction de représenter: « Dans la proposition, nous devons distinguer juste autant de parties que dans la situation qu'elle représente » [4.04].

Wittgenstein conçoit la proposition comme un enchaînement de noms ou de signes simples qui signifient, c'est-à-dire tiennent lieu des objets du monde. Les propositions ont un sens; les noms, au contraire, n'ont pas de sens: leur valeur sémantique est simplement leur dénotation. Le sens d'une proposition est ce que l'on connaît quand on comprend l'état de choses qu'elle figure, c'est-à-dire la manière dont les choses sont si la proposition est vraie. « La proposition *montre* son sens. La proposition montre ce qu'il en est, *quand* elle est vraie. Et elle *dit* qu'il en est ainsi » [4.022].

Décrire toutes les propositions vraies ce serait décrire intégralement le monde: « Le monde est décrit intégralement à travers toutes les propositions élémentaires; en plus il faudrait préciser lesquelles en sont vraies ou fausses » [4.26]

Toute proposition peut être vraie ou fausse selon son adéquation ou son inadéquation à ce qu'elle prétend représenter. Pour savoir si elle est vraie, il faut la confronter à la réalité, mais, pour la comprendre, il n'est pas nécessaire de le faire; « on peut donc la comprendre sans savoir si elle est vraie » [4.024].

Dans la mesure où les signes propositionnels correspondent aux objets du monde, la relation de représentation des objets par des signes acquiert le caractère mécanique de la correspondance parfaite entre l'image et ce qu'elle représente: « Dans l'image et dans ce qu'elle a pour fonction de représenter il doit y avoir quelque chose d'identique pour que l'une puisse, en général; être l'image de l'autre » [2.161].

Wittgenstein y voit expressément l'isomorphisme de l'image avec la réalité; la forme de représentation est la même que celle de la réalité, ce qui signifie que l'image est *un miroir*: la forme de l'image et du fait coïncident, avec cette réserve que la forme de l'image est appelée « forme de représentation ». L'identité des formes est due à l'identification de l'image au fait; en d'autres

BDD-A20407 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 12:49:52 UTC)

termes, le plan gnoséologique, celui de la connaissance des faits, touche effectivement au plan ontologique de ceux-ci:
« La relation de représentation consiste dans les modalités de coordination des éléments de l'image et des choses » [2.1514]
« Ces coordinations sont en quelque sorte les antennes des éléments de l'image, à travers lesquelles l'image touche à la réalité » [2.1515]
La relation de représentation du monde par le langage s'explique par la possibilité de substituer les signes du langage aux objets du monde, plus précisément aux images que l'on se crée des objets: « Les éléments de l'image représentent les objets en images » [2.131]
Mais si le langage est conçu principalement comme une possibilité de refléter objectivement le monde, il n'en est pas moins un reflet subjectif, car l'angle sous lequel est envisagé le monde devient, implicitement, le point de vue de celui qui contemple le monde. Il en découle que l'image rend également le subjectivisme du contemplatif, subjectivisme traduit par la forme de représentation qui n'est pas toujours commune à l'image et à la réalité. C'est ainsi que l'on pourrait interpréter les propositions 2.173; 2.21; 2.22:
« Le tableau représente l'objet de l'extérieur (son point de vue est sa forme de représentation), c'est pourquoi le tableau représente l'objet vrai ou faux » [2.173]
« Le tableau s'accorde ou non avec la réalité; il est fidèle ou infidèle, vrai ou faux. » [2.21]
« Le tableau représente ce qu'il représente, indépendamment de sa vérité ou de sa fausseté, au moyen de sa forme de représentation. » [2.22]
La manière dont l'image en général représente des objets du monde doit être comprise autrement qu'en tant qu'une copie strictement objective. Un portret expressionniste, comme ceux de Vienne au début du XX^{e} siècle, ne saurait servir de photo d'identité, mais l'exacte multiplicité logique de ses éléments permet la restitution plus fidèle qu'une copie réaliste d'une attitude ou d'une expression. Dans cette perspective, Wittgenstein s'appuie sur la théorie picturale pour identifier les points communs au langage et à la peinture, ce qui le conduit à affirmer que le langage est, de même que l'art, *création* (« Une proposition doit communiquer quelque chose de nouveau avec des expressions anciennes » [4.03]), il est *transposition*, c'est-à-dire manière subjective de re-construire le monde à base d'une vision particulière de projection:
« La vérité et la fausseté de *chaque* proposition change, en effet, quelque chose de la construction générale du monde » [5.5262]
Il s'avère donc évident que la règle de projection du monde ne saurait ignorer la part de subjectivité qui incombe au rôle transmetteur du langage. Subjectivité d'autant plus manifeste que le monde est, d'après Wittgenstein, *mon monde*, lieu des conjectures de toutes projections du moi: « Je suis mon monde (le microcosme) » [5.63]. Cela explique le fait que « tout ce que nous voyons pourrait également être autre », « tout ce que nous pouvons décrire peut, généralement, être autre » [5.634].
Que tout soit, à un moment donné, sous le signe de la subjectivité, est une vérité rendue par le philosophe dans les termes de sa célèbre proposition *« Les limites de mon langage* signifient les limites de mon monde. » [5.6] Chaque monde a, d'ailleurs, quelque chose de singulier et d'incommunicable, d'où l'impossibilité, pour tout sujet de conscience, d'y échapper: « Le fait que le monde est *mon* monde se montre à travers les limites du *langage* (de la langue comprise par moi seul) signifient les limites de *mon* monde » [5.62] Il y a là de l'indicible, que l'on ne saurait dire ni penser, car ce qui peut être pensé coïncide, dans la vision wittgensteinienne, avec ce qui peut être représenté.
Wittgenstein avoue, finalement, son option pour une attitude d'attente muette de ce qui se fera voir sans se laisser traduire dans les mots. « Sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence », affirme-t-il dans la dernière proposition du *Traité*, la septième. Ce qui se montre sans être dit, devant quoi on reste muet d'étonnement, Wittgenstein l'appelle le *mystique*: « Il y a à coup sûr de l'inexprimable. Celui-ci se montre, il est le mystique » [6.522] Le mystique est vécu, mais ne saurait être transmis. La conviction que le monde est d'emblée *mon monde*, dont l'existence ne peut nullement être partagée, mène à une négation absolue de la capacité du langage à exprimer quelque chose, voire à l'idée de l'effacement de l'identité de n'importe quel sujet apte à transmettre quelque

BDD-A20407 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 12:49:52 UTC)

expérience: « Il n'y a pas de sujet qui pense et interprète. Si j'écrivais un livre "Le monde tel que je le trouve", je devrais le rapporter aussi à mon corps pour dire lesquels de mes membres dépendent de ma volonté ou non etc., ce qui est justement la méthode d'isoler le sujet ou, plutôt, de montrer que, en un sens important, il n'y a aucun sujet: il est le seul dont il *ne* peut être question dans ce livre » [5.631] La pensée de Wittgenstein se trouve parfois confrontée, comme on le voit, à un nihilisme total, elle va jusqu'à nier l'existence même de l'être dans la mesure où celui-ci s'avère incapable de rien exprimer. Néanmoins, le philosophe ne reste pas prisonnier de cette conception. Après avoir éprouvé tous les tourments possibles de l'âme, après avoir été tenté par le suicide, à l'image de cette mort que ses frères s'étaient donnée pour échapper au désespoir, il trouve que le monde et la vie ont un sens. Ce sens est hors langage. Et, quoique nous ne puissions pas sortir du langage (qui pour nous est le tout), il faut chercher le sens dans le vécu, non dans le dicible. Il faut se contenter, semble-t-il, de la seule vérité que le langage articule le détail du monde, mais il est impuissant à en dire le sens. Wittgenstein envisage d'ailleurs le sens du monde non seulement au-delà du langage, mais aussi au-delà du monde; manière paradoxale d'inviter ses lecteurs à rejeter ses « propositions absurdes » pour y voir clair.

Le contenu conceptuel des propositions du *Traité* comprend, d'une manière bizarre au moins à première vue, sa propre critique, les raisonnements du philosophe se retrouvant finalement dans la sphère aride de l'intellect pur. L'invitation wittgensteinienne à dépasser le *Traité* dont le rôle a consisté à offrir au lecteur une échelle sur laquelle il était invité à monter et à ne jamais descendre préfigure par le geste symbolique de rejeter l'échelle – donc le *Traité* – la modestie que seule une aventure intellectuelle authentique peut avoir.

Après le *Tractatus logico-philosophicus*, Les *Recherches philosophiques* représentent l'œuvre principale de Wittgenstein. Les *Recherches* constituent sur de nombreux points une critique de l'œuvre de jeunesse qu'est le *Traité* (ce dernier date de 1921, alors que les *Recherches* ont été rédigées, pour leur première partie, pendant la période 1936-1945 et, pour la seconde, entre 1947 et 1949, publiées en 1953 après la mort de leur auteur).

Au centre de ce texte on ne trouvera plus, comme dans le *Traité*, la notion de langage en général, mais celle, plus concrète et plus circonscrite, de « jeu de langage », correspondant à l'abandon de la prétention de dire ce qu'est l'essence du langage. Dans les *Recherches*, les remarques les plus nombreuses sont présentées sous forme de dialogue. Celui à qui s'adresse ces remarques n'est autre que Wittgenstein lui-même, qui joue des rôles multiples: l'interlocuteur est souvent un *alter ego*, parfois un *moi antérieur* qui soutient les positions du *Traité* ou des écrits des années trente, parfois un *moi* qui explore l'une parmi les nombreuses argumentations possibles. Ce qui signifie que le point de vue de l'interlocuteur ne saurait guère être ignoré, du moins est-il aussi important que celui du locuteur. Les *Recherches* marquent l'évolution sensible de la pensée wittgensteinienne orientée de la notion de *système linguistique* vers celle de *jeu de langage*. Wittgenstein rend compte de ce que le comportement linguistique au sens étroit n'est pas séparable de toute une série d'autres comportements naturels ou institutionnels. Il attire l'attention sur le fait que ce qui peut se dire ou ne pas se dire n'est pas déterminé uniquement par des règles de langage, mais également par tout un système de pensée, d'action, de valeur, qu'il appelle simplement « une forme de vie ». Si le *Traité* avait privilégié la théorie du langage comme représentation et comme instrument de connaissance, ce qui devient essentiel avec la notion de « jeu de langage », c'est la théorie du *langage comme comportement*. Le jeu de langage est une « forme de vie » en ce sens que le langage verbal s'insère, à côté de celui non-verbal, dans le comportement total de communication. Ce dernier repose non seulement sur la signification des signes linguistiques, mais aussi sur celle des signes « non-linguistiques », ayant leur rôle à part dans le temps et l'espace de la communication, dans les relations interpersonnelles instaurées entre les participants à la communication, dans la manière d'assumer ou de rejeter des combinaisons déterminées de signes dont se sert le locuteur en vue de transmettre des informations d'une configuration quelconque.

La notion de *jeu de langage* est illustrée par Wittgenstein moyennant l'exemple d'un maçon qui construit quelque chose et se fait apporter par son aide les matériaux nécessaires: cubes de pierre, colonnes, dalles, poutres, etc. Le maçon crie les noms, et l'aide apporte à chaque fois le

BDD-A20407 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 12:49:52 UTC)

matériau indiqué. Le complexe d'énonciations verbales et d'actions représenté par cette situation est ce que Wittgenstein entend par « jeu de langage ». L'exemple donné est considéré par certains linguistes comme « rudimentaire » parce que ne comportant que des ordres, mais Wittgenstein insiste sur ce que son exemple est complet en lui-même et que, bien que sommaire, il peut servir à éclairer, dans une certaine mesure, le fonctionnement du langage tout entier. Dans un premier sens, le concept de « jeu de langage » sert à souligner l'importance attachée à la dimension des paramètres situationnels du *con-texte* à côté de ceux du *co-texte*. Un deuxième sens assigné au même concept réside en ce que le langage, outre sa capacité de représenter – objectivement ou subjectivement – les états du monde, possède aussi celle de déclencher et d'accomplir différents comportements par la seule prononciation de mots. Wittgenstein dresse, dans cette perspective, une liste de comportements, sans avoir pour autant la prétention de l'exhaustivité de son énumération. Les jeux de langage s'appuient, conséquemment, sur le fonctionnement de systèmes symboliques de communication qui représentent autant d'éléments déclencheurs destinés à produire des attitudes circonscrites à des comportements du type: commander et agir d'après des commandements/ décrire un objet d'après son aspect ou d'après des mesures prises/ reconstituer un objet d'après son aspect ou d'après une description (dessin)/ rapporter un événement/ faire des conjectures au sujet d'un événement/ former une hypothèse et l'examiner/ représenter les résultats d'une expérimentation par des tables et des diagrammes/ inventer une histoire/ faire du théâtre/ chanter des comptines/ deviner des énigmes/ faire un mot d'esprit/ résoudre un problème d'arithmétique/ traduire une langue dans une autre/ solliciter, remercier, maudire, saluer, prier.

Le but poursuivi par Wittgenstein dans ses *Recherches* n'est pas d'expliquer un jeu de langage au moyen d'expériences humaines, mais « de le formuler ». Si le *Tractatus logico-philosophicus* posait la question du rapport entre le langage, le monde et le sens, les *Recherches philosophiques* ont ouvert la voie d'investigation à la résultante des informations dues au code linguistique, corroborées avec le décodage des éléments du code non-linguistique, à savoir la situation de communication avec les paramètres impliqués et le type d'action accomplie suite à l'utilisation du code verbal. L'idée de Wittgenstein, conformément à laquelle le sens d'une entité linguistique réside dans les jeux qu'elle autorise, se trouve systématisée par le représentant le plus influent de l'école analytique d'Oxford, Austin, ensuite par l'américain Searle, dans le cadre des théories concernant les actes de langage. L'étude de ces actes, dans la conception des deux derniers penseurs, pourrait résoudre également certaines questions philosophiques: par exemple, la définition de l'acte de langage par lequel on promet quelque chose démontrerait la possibilité de passer d'une constatation de fait (X a promis de faire Y) à une proposition de droit (X doit faire Y).

Dans l'investigation de l'impact que l'analyse du langage a eu sur le discours philosophique, la plupart des philosophes ayant repris et développé systématiquement les idées de Wittgenstein ont formulé un point de vue distinct de celui de leur illustre prédécesseur: ils ont cru à la réussite de la solution des problèmes philosophiques traditionnels par une analyse rigoureuse du langage, alors que pour Wittgenstein il avait été important de les écarter. D'ailleurs, la conception wittgensteinienne sur la philosophie s'est avérée distincte: elle ne différait pourtant pas de celle de Pascal pour qui l'acte de philosopher supposait ne pas faire cas de la philosophie. C'est dans la même perspective qu'il faut comprendre l'attitude détachée de Wittgenstein par rapport à ses *propositions*: selon lui, l'échelle de la connaissance, une fois que l'on y est monté, doit forcément être rejetée.

BDD-A20407 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 12:49:52 UTC)